

extraits



archyves.net

YVES PAGÈS

LES GAUCHERS

rumeurs

JULLIARD
12, avenue d'Italie
PARIS

*A Ygal, Stéphane, Talab, Zoer, Vincent, Iskay,
Frantz, Boris, Angéline, Vivian, Raouf, Nacim,
Serge, Nidal, Ronan, Julie, Anna...*

«Nous allons traverser Moscou sans faire grand-chose de bien.

A certains, on brisera les vitres.

A d'autres, on fera un enfant.

Amusons-nous bien...

C'est peut-être la dernière fois.»

Chanson de prisonniers soviétiques

«En Harmonie, il n'y a plus de pauvres à secourir, plus de captif à racheter et délivrer des bagnes; il ne reste donc aux enfants que l'envahissement des travaux immondes.»

Charles Fourier

«Je propose le procédé suivant qui m'a souvent réussi: il consiste à faire faire à un enfant un travail dont la qualité est mesurable et qui n'exige que de l'attention, par exemple barrer certaines lettres d'un texte, tous les *a*, tous les *i*, tous les *r*, etc. Prenons cinq enfants de la même classe, faisons-les asseoir autour de la même grande table, donnons-leur la consigne de barrer des lettres pendant cinq minutes, restons là à les surveiller; ensuite, nous les abandonnons à eux-mêmes.»

Alfred Binet

A comme quoi? Avant Abdomen, y a Abandon. Il a raison, Abandon. Et Z, ça finit toujours par Zyeuter, non? Si tu veux. On a tous appris le dictionnaire par cœur, pour perdre du temps dans l'ordre, pour leur apprendre à nous apprendre. On aurait pu s'enfiler le bottin de A à Z, mais il y avait trop de noms propres, Abadie, Abadie, Abadie, Abadie, Abadie, Abadie, alors on a appris le dictionnaire par cœur, pour souffler à ceux qui ont des trous à la place des mots, pour que personne n'ait l'avantage d'être A plutôt que Z. L'oubli de mémoire, c'est comme une dent qui manque. On a assez récité les dents des autres, Ygal, il a dit. Maintenant, on va apprendre nos dents par cœur et mâcher avec dans notre langue, il a ajouté. C'est comme ça que tout a commencé. On s'est fait les dents sur le dictionnaire d'abord. Et puis. Et puis, ça va me revenir... à vous de me souffler. Non, à moi de faire la suite. Je répète? Pas la peine. Si, quand

même: on a tous appris le dictionnaire par cœur, pour perdre du temps, de A comme Abattis à Z comme Zigzag, pour leur faire passer l'envie de nous donner la leçon des choses. Abrège encore une fois. On a tous appris le dictionnaire par cœur, et puis quelqu'un en a fait un Livre. Qui c'est le Livre? Tu verras bien.

Ça se joue à deux. Le premier a plus droit de respirer. Il se lève, il s'accroupit, vingt fois de suite, avec les mains fermées dans le dos. Il compte 20 dans sa tête, les yeux fermés aussi. Le second compte 20 pareil, et puis serre l'autre dans ses bras, très fort, d'un seul coup de surprise, puis Pfuit, puis Flop, puis Vlam, le premier il tombe raide évanoui. Et alors? Après, tout le monde doit deviner ce qu'il a rêvé, juste là, par terre, en dehors de nous. Celui qui devine vraiment a gagné. Gagné quoi? Le droit de raconter.

On avait pris l'habitude d'avoir peur à cause de la rumeur qui traînait dehors, qui traînait l'après-midi en longueur sur le trottoir d'en face, une habitude que chacun gardait rien que pour soi, un sous-entendu d'habitude. En fait, il y en avait plusieurs de rumeurs, juste à la fin des cours, des rumeurs en bandes, à peine plus

âgées que nous si l'on compte bien de sang-froid mais, eux, ils n'allaient pas un par un, ils allaient les uns par les autres, et avec des façons de porter leur âge de travers, pas en avance, de travers, là, devant la grande porte, des pantalons trop larges qui traînent la jambe, des jambes trop longues qui traînent des pieds. Et des doigts plein les mains. C'est ce qu'on dit: des rumeurs de doigts en bandes de mains qui attendaient pour nous faire les poches. Et des crans qu'on dit. Et des lacrymos qu'on dit. Et des rasoirs qu'on dit. Et la trouille, que nous on répondait en silence forcément. Alors, on avait pris l'habitude de crever de trouille ensemble puisqu'ils étaient partout les uns par les autres à se multiplier sans que ça se voie, ni devant ni derrière, en travers de nos habitudes. Alors, on avait décidé de ne plus se dire au revoir de suite, de s'attendre tous à la fois. Tu me rapproches, je te rejoins. Un bout de chemin dans les deux sens. Pas vrai que ça a commencé comme ça? Si tu veux, Ronan. Mais peut-être que c'est plus long de commencer par là? Non, vas-y, dis-leur encore qu'on se raccompagnait petit à petit, sans arriver à perdre personne en route, toujours le même nombre à se reconduire pour ne plus se séparer de peur de sacrifier le dernier d'entre nous à la rumeur, oui, par tous les raccourcis qui faisaient durer cette mauvaise foi bien commode. Abrège un peu. Ecoute, Virgile, plus court, ça n'existe pas. Mais

c'est quoi la rumeur, au fait? Dans le Livre, il paraît que c'est une réunion de soupçons. Bon, on attend la suite. Au début, on s'accompagnait pour garder du sang-froid à plusieurs, et puis, on s'est aperçu qu'à force de faire des aller presque retour dans la nuit, quand la nuit ça devient vite une excuse pour retourner d'où l'on vient et repartir d'où l'on retourne, pour perdre sa trace, même en bande, on s'est aperçu qu'on arrivait très facilement à faire semblant d'être inséparable. Chacun avait à demi raison de peur d'avoir tout à fait tort d'être le premier rentré. C'est exprès qu'on comprend rien? Laisse dire, Vivian. Le premier soir, on est rentré après le début de la télé, vers huit heures un quart. Sur le pas de la porte, on nous attendait d'un peu partout, à la fenêtre, au 17 du téléphone, dans tous leurs états les parents qui n'ont plus que le poste à surveiller. On n'avait rien préparé à dire, alors on n'a rien dit, pour une fois, la première fois qu'on s'excusait de travers. La nuit, c'est pas une excuse il paraît, plutôt le contraire. On l'a bouclé, bien bouclé, et le piège c'est sur eux qu'il s'est refermé. Plus on se taisait devant les pères et mères, plus on aurait à se raconter le lendemain. Vous vous rappelez, hein? Comme si c'était aujourd'hui hier. Moi, deux gifles, c'est tout, que du père. Moi pareil, deux, mais la lèvre qui saigne sur le bord de l'assiette, pareil que la viande, plus personne qui mâche, le nez qui

coule un peu rouge, et qui renifle, et qui mouche, et qui renifle, eux qui regrettent déjà. Pas mal, moi, les cheveux, une poignée qui leur reste dans la main, je tire, une autre, je tire encore, en fait toujours la même, mais eux, la panique. Bien joué, moi, un œil dans le noir, l'autre exprès, je continue de manger dans le vague, ensuite le docteur SOS pour rien, cent cinquante balles. Moi, dix fois au ceinturon au bas du dos. Et tu t'es pas évanouie avant, Angéline? Je savais pas encore comment. T'inquiète, maintenant tu sais. Donne la suite, Ronan. Deux lendemains après, on avait déjà les traces de nos habitudes, des marques à se montrer tout du long de la pleine journée, parce qu'une cicatrice, ça se raconte en plusieurs fois. La semaine suivante, évidemment, samedi et dimanche avaient été supprimés, mais il en faut bien du silence pour reprendre le souffle de raconter. Le lundi soir, on a recommencé pareil, de quart en quart, passé huit heures, même si y en avait pas tellement des regards de travers, à la sortie, ou du moins pas si terribles que ça à croiser bien droit dans les yeux. Et comme on n'avait plus besoin de les voir les bandes de mains qui fument jusqu'aux doigts tout ce qui traîne, on les a plus revues. Des fausses rumeurs qu'on s'est dit, tout fort, pour faire sûr d'être sûr. Il suffisait juste d'avoir toujours la peur qu'on s'était juré de garder entre nous, la peur qui s'excuse d'elle-même,

pour continuer à devenir inséparable, et puis pour. Allez, dis-le bien. Pour faire patienter nos pères et mères jusqu'au sang. Allez, dis-le mieux. On s'attardait surtout pour que le plus tard d'entre nous se fasse mal en rentrant. Avec ses parents jusqu'au sang, et la télé qui surveille, et plus peur du tout. Oui, juste pour faire durer le plaisir d'avoir des trucs à raconter après. Au bout d'un mois, toujours à la traîne les uns des autres, on a presque cru qu'on finirait par s'ennuyer, alors, pour changer, on en a repéré un de notre âge qu'on connaissait pas, sur le trottoir d'en face, on l'a sifflé d'abord à quatre doigts pour qu'il sue un bon coup sa trouille, celle du premier soupçon, et puis on l'a appelé par un nom au hasard, Albert. Le hasard tombait plutôt bien, Albert, il voulait pas se reconnaître, alors on a choisi de laver l'affront par un crachat énorme de rhume mal mouché, ensuite, comme il refusait de laver l'affront et que c'était écœurant de voir la traînée de morve sur son blouson et ses mains qui savaient pas essuyer proprement, on l'a laissé repartir sans lui faire les poches, ni couper les manches, rien. Après, on l'a adopté, enfin il s'est adopté à nous. Pas vrai, Albert? Je m'appelle plus Albert, je m'appelle Ygal! Hein, Albert, qu'on t'a laissé repartir, Ygal? Oui, mais sans le blouson. Qu'est-ce tu racontes? Sans le blouson, c'est tout ce que je raconte. Bon, si tu veux, à partir de maintenant, on dira sans

le blouson d'Albert. Mais c'est quoi ces histoires, Ronan? C'est à recommencer depuis le début, vu que c'est tous des trucs que t'as bobardés. Comment ça, bobardé? Alors tu dis que j'ai menti, c'est ça? Répète voir. Menti peut-être pas, mais vantardé, un peu. Rien ajouté, moi. Rien, t'entends? Les vraies rumeurs parlent d'elles-mêmes. Depuis le début.

Il paraît qu'un tigre s'est échappé du Zoo. Alors quoi? c'est pas une raison pour rentrer à l'école.

[...]

[...]

Boris S***

Né le 12 septembre 1978

Père: cuisinier

Mère: opératrice de saisie

Le bip a sonné vers sept heures dix. Je suis sorti du lit, mais j'étais encore sous les images du rêve. Je me suis habillé dans le noir pour pas réveiller ma mère, parce qu'elle est en arrêt maladie. J'ai passé mon pantalon, mon maillot, tout ça, sans faire de bruit, vu que je n'étais pas tout à fait sorti du rêve non plus. Avant de partir, je me suis penché pour l'embrasser. Ma mère, elle s'est trompée de personne, elle a cru que c'était mon père qui rentrait tard sans faire de bruit. Elle a dit: faut que tu parles à Boris. J'entendais à peine: ce soir, va le chercher à l'école, que tu lui parles. Avant de partir, j'ai juste pris les clefs de la voiture dans le sac de ma mère pour que mon père puisse pas venir me chercher devant tout le monde, à l'école, surtout me parler devant tout le monde. Après, il n'y avait plus de métro à cause de la grève, alors j'ai voulu revenir à la maison pour alerter ma mère, mais il y a trop d'alertes en ce moment, elle doit

prendre du congé pour éviter les contrariétés, le docteur sait ce qu'il dit. En attendant de décider ce qu'il faut faire dans ces cas-là, j'ai pensé à rester à l'abri dans la voiture de ma mère. Pour avoir le chauffage quand même, j'ai tourné la clef du contact. Ça, je sais faire. Le malheur, c'est que je me suis rendormi sur le volant, au fond du même rêve qu'avant de me lever, exactement la suite, d'ailleurs j'étais habillé pareil, et là aussi j'étais assis au volant, mais la différence, c'est que dans ce rêve qui continuait, je savais très bien conduire la voiture. La preuve, je m'accompagnais moi-même à l'école, enfin plutôt, je me conduisais tout seul. Quand j'ai rouvert les yeux, c'est difficile d'expliquer, mais j'étais sûr d'arriver à le faire. Je me suis servi du rêve pour démarrer, et pour après, je me suis souvenu de comment ma mère, elle passait la deuxième vitesse, sur la pédale au fond à gauche et le manche un coup en arrière. Mon idée, c'était de rester comme ça, doucement, jusqu'à l'école, puisque c'est presque tout droit. Avec le cartable dans le dos, j'étais un peu serré contre le volant et trop petit pour voir venir les voitures dans le rétroviseur, mais c'est quand j'ai dû rentrer sur le grand boulevard que je me suis aperçu que, dans mon rêve, tout n'était pas expliqué. Le volant ne tournait pas assez pour les roues. Je n'allais pas vite, mais les autres voitures allaient mal aussi. Sûrement que je n'avais pas la prio-

rité, de toute manière, eux, ils roulaient n'importe comment en face de moi, en zigzag, c'était pas facile de les éviter, avec les phares aussi en plein jour, même un bus qui est monté sur le trottoir, n'importe comment, et pourtant je voyais que la moitié du pare-brise. D'accord, peut-être qu'ensuite j'ai brûlé le rouge, mais c'est pas ma faute si les feux étaient jamais allumés dans le bon sens. Il y a eu un bruit énorme derrière moi à un moment, mais mon cartable me gênait pour me retourner et je n'étais plus très loin. J'ai poussé mon pied au fond de la pédale jusqu'à l'école. Dans mon rêve, je savais plus m'arrêter, là j'ai su, un peu trop fort, j'avoue. Ce n'était pas un accident, mais j'ai quand même eu la lèvre un peu coupée, à cause du volant. N'empêche, vous n'auriez pas dû la réveiller pour ça, ma mère.

[...]

[...]

Nora L***

Née le 16 mai 1978

Père: peintre OQ3

Mère: dame de compagnie

Là, j'ai piqué que des collants, vous allez pas m'arrêter pour ça, toute façon je peux pas me retenir, et un soutien-gorge pour ma mère, surtout faut pas lui dire, c'était un cadeau au départ. D'accord, je suis déjà sur les fichiers pour des culottes et des couches de la semaine dernière, c'est que vraiment je peux pas me retenir, mes sœurs non plus, à cinq dans ma chambre, vous voyez ce que ça donne. D'ailleurs, on est allé voir le docteur généralement, il a dit que c'était une hérésie, mais que ça passait avec l'âge, même la nuit. J'aimerais bien, moi, essayer, si vous me laissez une chance, de grandir sans que ça se sache.

Frantz U***

Né le 17 avril 1978

Père: cambiste

Mère: correctrice

Je supporte pas qu'une femme me tape, ni ma mère ni une femme, ou alors c'est tant pis pour elle. Chez mon père, rien que nous deux, c'est différent, j'étais trop gâté d'après l'avis de ma mère. Peut-être que j'avais cinq vélos, pas à me plaindre, mais ça sert à rien quand on n'a que des demi-frères et sœurs. Maintenant, dans la vie, il faut que j'apprenne à me défendre, souvent contre les autres, mais là, d'abord contre moi-même, enfin c'est tout ce qu'elle a trouvé pour que je la lâche, comme si je savais pas déjà qu'une femme non plus, on ne doit pas la taper, surtout de père en fils, ou ça peut durer longtemps.

[...]

[...]

Dis, d'où ça vient les vacances? Quand l'école est partie en fumée, il faut attendre que la fumée fasse le tour de la terre pour qu'il y ait école à nouveau.

Prêter, c'est donner. Revendre, tu l'as pas volé.

Au début, on avait toutes les permissions de notre âge. Sauf moi. La ramène pas, Zo. Sauf moi, tu vas pas nier. Oui, mais je commence par la généralité des cas. Sauf moi, Patrice, je répète. D'accord Zo, nous, sauf toi, on avait la permission de regarder jusqu'à huit heures si on se levait pour l'école dès huit heures, ou même le droit de neuf heures pour les neuf heures du lendemain, histoire qu'on arrive à dormir pile le tour du cadran, à faire passer l'aiguille du soir au matin, sans bouger dans le lit, les yeux bien

éteints, mais ça ne pouvait pas durer, un jour ils ont changé d'avis, sans s'occuper du nôtre. L'école ou la télé, il faut choisir, mes père et mère, cela faisait longtemps qu'ils en discutaient pendant les plats, devant leurs informations, mais à partir du jour où ils se sont mis d'accord, on n'a plus eu le moyen de choisir un peu des deux. C'était l'école sans la télé ou rien. Mes parents, idem que toi. Les miens pareil, avant d'avoir droit, t'as des devoirs, ils m'ont dit. Encore pire, moi, à cause des papillons qui se brûlent les ailes en voulant s'approcher trop près de l'ampoule dès que ça s'allume. Même si t'as pas d'ailes? C'est ce que je leur ai reproché tout de suite, mais l'œil qui papillonne, ça vaut comme une aile pour eux, devant l'écran, brûlé de trop près, rien à dire. Même si les papillons ont jamais eu d'œil, ça aussi, t'y as pensé? Les aveugles non plus, ils m'ont renvoyé. Alors pourquoi faire de causer? Ils ont toujours les réponses bien avant mes questions. Façon, nous, sauf toi Zo je sais, entre l'école et la télé, on n'avait pas choisi le chemin le plus court, tout un tas de rues, plusieurs fois la même, de long en large, pour passer le temps, tranquilles, à la traîne, inaperçus. Répète mieux que ça, on dirait que tu t'ennuies avec nous. Allez, tire tes épingles, Patrice, pas de chignon. Au contraire, dans la rue, la liberté de long en large, ça passe par l'ennui, mais ça va bien plus loin. Rase-nous pas

gratis quand même. Pour une fois, laisse un peu finir, Axel. Conclu, je chique plus une voyelle, tout ravalé. Bon, où j'en étais? Là, dans la rue, sans se presser d'avoir du retard, à peine avant de finir de rentrer. Ah oui, je me remets. Pour les parents, le plus vexant c'est qu'ils voulaient nous interdire juste le truc qu'on s'était nous-mêmes empêchés de profiter. Personne peut être à la traîne et à la télé en même temps, faut choisir, comme ils disent. C'était tout choisi depuis longtemps. Mais les interdictions aussi, elles sont arrivées à la traîne les unes des autres. Ensuite, on a plus eu le droit de dîner à huit heures, comme tout le monde, puisque, eux, entre père et mère, ils voulaient manger qu'avec leurs informations, suivre les nouvelles entre chaque bouchée, et que, à partir de maintenant, entre la télé et nous, il n'y avait plus la permission du tout. A la suite de ça, toute une affaire d'Etat ils en ont fait, rentrer à la maison avant six heures, mâcher devant l'écran noir jusqu'à sept heures mon jambon qui laisse que du gras dedans l'assiette, et puis mes devoirs entre quatre murs, à savoir pour le lendemain, dans ma chambre jusqu'à la demie de huit heures, à revoir de la veille aussi, rien que du par cœur qu'on remue sans image jusqu'à ce que les yeux s'éteignent, neuf heures dernier délai, sinon neuf heures cinq et un sermon d'une heure, un peu comme la mire dans le poste, des idées noires pire que

des papillons sans ailes. Pas chez moi en tout cas. Si, justement, on nous cachait quelque chose, un silence trop bien gardé par le reste de la nuit, un bout de vérité que, exprès, à partir de neuf heures, ils avaient mis en veilleuse, un secret entre père et mère qui nous servait d'insomnie. Ça se voyait à peine, au début, que personne n'arrivait plus à dormir son cadran entier, même un seul tour complet d'aiguille. Mais plus ça se voyait, moins on aurait eu la faiblesse de se l'avouer en face la nuit gâchée, cet espoir de sommeil, cerné, puis retourné dans tous les sens, et puis abandonné. Il fallait tenir plus longtemps les uns que les autres absolument droit pendant la récréation, courir sans s'asseoir de peur d'y rester. Je sais plus qui a cédé le premier, tout un cours pour récupérer le temps perdu, à plat ventre sur une table de l'infirmerie. Puis deux, quatre, neuf, hors d'état de les ouvrir ou alors en fuyant la lumière d'un côté ou de l'autre des yeux, morts debout d'une *paresse suspecte*, ils ont souligné en gros sur l'*Avertissement*, en fait, d'une première épidémie de fatigue. Selon l'avis de la plupart de l'école, c'était surtout à cause de la télévision qu'on regardait presque mille heures par an sans rien dormir. Chacun son avis. Sauf moi. T'as pas la parole, Zo. Les professeurs subissaient le congé de notre maladie à rêver sur place. Eux, derrière leur bureau; nous, n'importe où comme des souches. Ça peut pas se

raconter très en détail puisqu'il ne se passait plus rien de la journée. Mais le soir, le problème se reposait de plus en plus tard, plus en plus grave, une sorte de rumeur sourde au travers du silence qui nous laissait pas fermer l'œil, un souffle presque continu d'au-delà des morts, juste à côté. Pas malins, on a quand même mis deux semaines pour se l'avouer alors qu'on en rêvait tout le long de l'après-midi. Les parents, dès qu'on était couché, ils mettaient le poste dans leur chambre, à double tour avec la télécommande, très bas aussi. On aurait dit qu'ils retenaient leur respiration en direct tellement nous, à tâtons, on s'entendait battre, l'oreille contre la porte. Chut chut chut! C'était pas croyable, tous nos pères et mères faisaient pareil. Parle pour toi. Tant qu'on était debout, ils laissaient le noir dans l'écran, et juste après, dès neuf heures, ils enlevaient le noir. Mirage pas en solo, t'as pas les trous en face des mires. La ferme, Axel. Sauf moi. Tchutchut, Zo! Fallait voir la scène. Ça, tu l'as dit. Moi, un soir tard, je les ai surpris, avec le double de la clef, dans le lit, j'avais à peine entrebâillé, eux, les yeux fermés depuis longtemps, et l'image qui s'était arrêtée sur elle-même, une image toute seule qui dure des heures, une carte de pays avec la photo de quelqu'un en petit vers le haut et rien qui bouge, juste des chiffres qui comptent la suite. J'ai demandé, le lendemain, ce que vous en pensiez

de leur émission secrète. Vous, la même chose dans l'autre sens. Tous, on s'est demandé. Et redemandé ce qui leur arrivait à nos pères et mères, pourquoi maintenant ils dormaient allumé. On a cherché plusieurs raisons entre lesquelles on n'était pas d'accord. Frantz disait que depuis les vacances il y avait du décalage horaire comme quand on voyage. Nora, qu'ils regardaient le soir ce qu'ils avaient pas pu voir jusqu'au coucher du soleil comme quand on mange suivant la religion. Rudy, qu'ils nous surveillaient à la caméra anonyme de leur chambre comme pour la fauche au *Monoprix*. Ça tenait pas debout leurs machins. C'est vraiment Boris qui a trouvé la réponse des réponses. D'après lui, ils suivaient un cours, exactement comme nous, à l'école de la nuit: l'image montrait les villes de la Géographie sur l'écran et la voix racontait les dates de l'Histoire. Tout comme nous. Boris, il avait entendu parler de ça, une méthode nouvelle, sans aucun professeur, qu'on apprend mieux en dormant, même sans comprendre, et le matin on a tout retenu par cœur, du début à la fin, rien que par la rumeur enregistrée. Le dictionnaire aussi, si on veut? Oui, mais seulement en ordre alphabétique. Dommage. Et alors? j'ai pas saisi. Moufte pas en zigzag, y a pas le mal de mer. Nos pères et mères, eux, sans se fatiguer, ils apprenaient leurs leçons en cachette pendant que nous, sous les draps, on

se saignait aux quatre veines du mauvais sang qui bat, qui bat et qui empêche de dormir en entier. Mais le pire de l'injuste, c'est qu'ils nous avaient assez répété qu'il faut choisir, toujours se décider entre les deux, à l'école ou à la télé, alors qu'eux, l'air de rien, ils avaient choisi l'un dans l'autre en même temps. Sauf moi. Quoi toi...? sauf qui toi? Moi, c'est tout. Et depuis quand tu sais jamais faire comme tout le monde? Parce que moi, le téléviseur, il était cassé depuis le début et mon père, il avait perdu les sous pour le réparer, ou peut-être jamais gagnés, j'en sais rien. N'empêche, raconte la suite sans la télé. Sans vous non plus? Si tu veux. En classe, comme vous aviez de moins en moins de sommeil, personne copiait la leçon au tableau noir, alors le lendemain c'était que moi qui répondais, de plus en plus souvent à votre tour, autant que je savais, plutôt à côté mais le seul à avoir des yeux au milieu. Le professeur vous posait les questions dans le vide, sauf moi qui récitais au lieu du vide, vingt fois par cœur les mêmes réponses pour rendre le cours à son habitude. Au bout d'une semaine, j'avais un peu de mal à la gorge pour répondre d'un seul coup et la voix tellement cassée que chaque phrase que j'essayais de terminer se brisait avant, avec des mots très graves et d'autres très aigus, dans le désordre, n'importe comment. On a cru que j'avais pris froid, pourtant il faisait ni vraiment

froid ni vraiment soleil dehors. Parce que vous étiez pas encore réveillés de votre histoire, j'ai forcé malgré tout, pendant la classe, jusqu'à un point où quelqu'un d'autre s'est mis à parler, dans ma gorge, à ma place. Juré, je la reconnais-sais plus ma voix. Maintenant, c'était très grave en permanence. Juste après, je me suis absenté une semaine chez mes parents, le temps de redevenir moi-même. Le docteur n'a pas voulu me soigner, il a dit que j'avais mué ma voix plus jamais comme avant. Jamais ? Non. Tant pis, Zo. En fait, ça te change à peine. Gaffe à toi quand même parce que Muer, c'est pas loin de Muet. Tu crois ? Ouais, à peu près. Gaffe, Zo, parce qu'Apeuprès aussi, ça tombe pile avant Aphone. Les écoute pas, ils savent rien et ils causent, moi je vais te dire : Muer c'est quand on parle comme un Livre ouvert. Pigé Zo ? Un Livre ouvert. Maintenant, tu la fermes qu'on continue. Depuis que nos pères et mères avaient choisi de passer leur nuit d'école à la télé, nous, entre deux eaux, on n'avait plus le choix de rien sinon de remplir de fatigue, heure par heure, nos siestes d'après-midi pour les vider, le soir, dans un trou noir sans sommeil, et ainsi de suite remplir pour vider, avec les yeux au fin fond du bain, ras bord sans bouger pour longtemps s'écouler d'ennui. Abrège ta suite, Patrice. Ça va venir. Là, ça vient. Ça vient d'un matin exactement comme les autres, le ciel toujours aussi bas que terre,

presque une nappe sur une table jamais débar-rassée, là, d'un seul coup, un nuage plus épais que d'habitude s'est glissé le long des fenêtres en plongeant le cours dans une obscurité nouvelle, pire. Au loin, la rumeur du tonnerre. Rien que ce brouillard lourd contre les vitres, tout autour de la classe, suffisait pour deviner... avant que l'orage n'éclate. Je crois que c'est Julie qui a levé les yeux la première. Visez les fenêtres, on dirait, regardez ça, on dirait l'écran de la télé, elle a murmuré. Un par un, on s'est tous réveillés pour voir l'écran en vrai traversé par la foudre. Derrière le bureau, la professeur dépassait d'une tête à peine à cause de la grande carte de géographie qu'elle avait accrochée au tableau noir. Ça aussi, ça aidait pour deviner, d'un seul remous de têtes au même moment de la vague, là, l'évidence que cette fois, sans le savoir, on était bel et bien à l'intérieur du poste, juste dans l'émission que nos pères et mères suivaient par cœur chaque nuit blanche, de l'autre côté de l'écran, comme des plantes d'aquarium, en retenant leur respiration. A l'école ou à la télé, ils avaient choisi pour nous, les parents, des torchons pour des serviettes, des oui pour un non, et aussi des vessies pour des lanternes, mais on allait plus jamais se laisser faire la leçon, implorer tout à la suite. Dehors ! Dehors ! Dehors ! Dehors ! la rumeur montait vers l'estrade. Personne voulait rester entre leurs quatre murs, en

Les gauchers

boîte. La professeur a pris peur, alors elle est partie, la porte à double tour, avec le brouillard, comme un piège qui se refermait sur nous, dans le poste encore allumé pour rien. Vite fait, Ygal est monté sur les épaules de Virgile à cheval sur Ronan qu'on était deux à tenir. Avec un chiffon, il a décroché tous les tubes de néon, au plafond, qui faisaient des traînées d'ondes vertes en se fracassant dans le noir retrouvé. Dommage qu'Ygal se soit blessé aux jambes en tombant, on l'a transporté sur une table, à tâtons, parce qu'il n'y avait pas assez d'éclairs dehors pour faire la lumière. A ce moment-là, l'alarme a lancé ses sirènes dans nos têtes pourtant l'incendie avait pas encore débuté, c'est seulement après que Iskay a mis le feu aux livres et cartables, au bois de l'armoire et des chaises qu'on avait entassés au milieu, et même à la carte de Géographie sur le dessus. Les grands pays de papier flambaient bien en jaune et rouge, mais trop de fumées, d'asthme et de colère aphone, alors pour sortir de là respirer mieux, on a cassé l'écran à coups de pied de tables et de coudes et de genoux aussi. Après, il n'y avait qu'un étage à sauter, sauf pour Ygal qui a dû briser la douleur dans l'os et Laetitia avec tellement de peur au ventre qu'il a fallu la pousser dans le vide, la tête la première, mais plus de peur que de mal, et deux autres... Sauf moi, tu vois bien. Sauf toi, toi-même, Zo. Deux autres qu'on n'a plus le droit d'en parler,

Les gauchers

même la rumeur entre nous, à cause des papillons qui se brûlent les ailes en voulant s'approcher trop près. Deux qui? Tchutchut, je te dis! eux, ils doivent garder l'anonymat. Dehors, il pleuvait des cendres et un peu d'huile aussi, je crois. Les vacances avaient commencé, pour toujours.

[...]

[...]

Rudy S***

Né le 23 juin 1979

Père: commerçant

Mère: commerçant

Vous pouvez me fouiller en entier, j'ai rien sur moi, même mon pantalon, je l'ai trouvé, samedi dernier, au bord du stade, avec ma chemise aussi, par terre. Fouillez-moi je vous dis, j'ai rien derrière la conscience, rien du tout. Le blouson, on me l'a prêté, mais je peux pas le rendre avant d'avoir l'argent pour l'acheter vraiment. Moi, j'ai pas peur qu'on me fouille. Rien sur moi. Mes chaussures, j'avoue, c'est pas très net, mais y a aucune plainte. Ça suffit pas de pas me croire de loin, faut fouiller pour être sûr. Ma casquette, je l'enlève, c'est malpoli sinon. Et la montre, j'en ai plus, alors vous voyez bien qu'il n'y a rien à me reprocher, hein? Ni dans les poches, rien. Là, mes chaussettes, fouillez, rien non plus. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant? Je peux toujours rendre le pantalon là où je l'ai trouvé, la chemise pareil si vous voulez, même pieds nus, mais peut-être c'est vous qui auriez des ennuis à me laisser partir comme ça, sans mes fringues

Les gauchers

et sans preuve pour remplacer. La honte sur moi, dans la rue, en slip, mais après ça pourrait vite se retourner contre vous, la honte. Hésitez pas, fouillez encore, bien partout. D'accord, il y a des raisons au départ, on peut dire que je cherche pas toujours l'innocence, mais ça c'est votre boulot de la retrouver. De toutes les façons, aujourd'hui, pas la peine de vous fatiguer, j'ai rien à déclarer.

Anna B***

Née le 14 avril 1978

Père: technicien ascenseurs

Mère: aide ménagère

Domage que mon premier amour, j'étais obligée. Si j'avais été d'accord, j'aurais pas eu à le regretter. Mais, là, dans les toilettes du train, sans un mot pour m'expliquer, à la bouche et à la main, j'avais l'impression de faire ses besoins.